

Janine Philippe

388, rue de Campine

Une enfance à Liège

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Janine Philippe

ISBN 979-10-424-4251-4

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*A Roseline, François, Bernard
Pour Morgane, Mélanie, Christina,
Gauvain, Boris, Robin, Baptiste et Mathis
Pour mes sœurs Constance et Josée*

Le jardin bleu

*Un jardin bleu est planté dans mon cœur,
Un grand jardin sauvage où dort un jeune amour.
Tant de rires et de rêves y ont germé naguère,
Et il n'existe plus, couché sous les buildings.*

*Il faut être un peu fou pour y entrer encore ;
Il faut rêver debout aux marches de l'aurore ;
L'âme plus que les yeux sait les racines ancrées
De ces arbres immortels par ma fidélité.*

*Au jardin bleu repose mon enfance,
Parmi les herbes folles, et court dans les sentiers,
Et j'y respire encore la griserie des aubes,
Au fond, au fond de moi, dans mon rêve éveillé.*

Adresse

Il suffit d'un parfum d'aubépine flottant entre deux haies, d'un chant d'oiseau solitaire au fond du jardin, dans un soir de printemps, d'une caresse du vent dans la touffeur d'été, d'un fil où clapote gaiement du linge tendu sur un ciel incroyablement bleu, de la tiédeur d'un fenil qui vous happe au passage... Il suffit d'un petit signe du passé qui me surprend les sens et me revoici la petite fille en nattes assise sur le seuil bleu de la maison, courant dans les sentes ou blottie sous le lilas.

Fabuleuse, merveilleuse, inoubliable enfance, c'est toi que je veux immortaliser dans ces lignes, pour fixer ta magie dans la tête et dans le cœur de mes petits-enfants et faire entrevoir à tous les enfants quelle fut la vie d'une petite fille née peu avant la guerre.

Puissent ces lumineux souvenirs les faire rêver et susciter le désir d'engranger, eux aussi, une pleine brassée des plus beaux moments de leur enfance.

Peut-être aussi ces réminiscences réveilleront-elles chez quelque adulte des échos nostalgiques et attendris d'une époque où l'on avait encore le droit et le temps de rêver...

388, rue de Campine

Je pense bien avoir été conçue sans préméditation par des parents qui atteignaient la quarantaine, mais je sais que ma naissance fut vécue avec joie.

Je commençai à braire dans les bras de deux « grandes sœurs » : l'aînée avait quatorze ans et la seconde six. C'est ainsi que, dès le jour de mon apparition à la lumière d'un jour de février, je fus définitivement « la petite », situation qui me valut un statut privilégié, non seulement dans la famille mais encore dans tout l'entourage. Je citerai ici les ouvriers résidents dont j'allais sentir aussi la présence protectrice.

Je naissais en effet dans une famille de maraîchers et je remercie encore le ciel de m'avoir fait naître et grandir là, dans une vieille maison pleine d'âme, avec pour terrain de jeu un immense parc de poireaux, de carottes, de céleri et de choux...



Papa, maman, Constance et Josée



Dans les bras de maman

La maison

Un rayonnement velouté traverse mes paupières. Je pense : « courir dans le soleil ».

La caresse pèse tendrement et la lumière se glisse entre mes cils. J'ouvre les yeux et je recommence à poursuivre longuement la prunelle dorée qui biaise avec mon regard. L'œil-témoin vagabonde à travers la chambre, me nargue, refuse le face-à-face de la prunelle bleue ...

C'est un jeu auquel je sais depuis longtemps que je n'ai aucune chance de l'emporter. Je devine que je ne pourrai jamais saisir la prunelle évasive. Cependant, je me prends chaque matin au piège de cette malicieuse projection.

Immobile sur le dos, je perçois, comme un sourd marteau qui résonne amplifié par le cristal du matin, le piaffement du cheval à l'écurie. Les voix graves des ouvriers montent de la cour, seul écho viril de cette maison sans père ni frère. Les petits coups secs du balai heurtant la pierre bleue du seuil ponctuent la chanson fredonnée par Constance.

Je n'ai pas bougé : je n'ai pas envie d'émerger de ce cocon chaleureux que tissent autour de moi les bruits familiers. Je me refuse à quitter cette oasis de promesses sur le jour à venir. Non ... Je me laisserai traverser par le bonheur qui me portera vibrante jusqu'aux portes du réveil.

Une voix de femme, ferme, un peu rauque, m'atteint en plein cœur. Je saute en un bond du lit à la fenêtre :

— Maman ! Maman !

Les bulles

*Encore des étés fous dans le savon d'enfance,
Où je barboterai jusqu'à la transparence !
Les bulles si légères de mes premiers réveils
S'envoleront encore en gerbes de merveilles...*

*Je me retremperai dans les aubes soyeuses,
Car les enfants limpides y inscrivent leur vie ;
Ils l'accrochent là-haut à quelque nébuleuse
Et vont les yeux fixés sur l'étoile pâlie...*

*Et l'éponge du temps ne pourra effacer
Les arcs-en-ciel joyeux que l'aube a irisés,
Ni l'acide fraîcheur de ces matins si purs
Où je me nourrissais des gouttes de l'azur.*



La cour

Au milieu de la cour, ma sœur Josée, penchée sur la grande « tine », est occupée à laver le linge. Ses mains plongent et se perdent dans la savonnée de « Sunlight » qui écume toute blanche et, parfois, s'échappe dans l'air en bulles cristallines.

Pendant qu'elle s'acharne à frotter sur la planche le linge de la maisonnée, derrière son dos, je gravis avec précaution l'échelle qui, dressée contre le mur de l'écurie, monte au fenil. Là-haut, une puissante odeur de foin me submerge dès l'entrée. J'adore me jeter dans la paille et y rester un peu, dans une atmosphère tranquille où ne parviennent que le piaffement du cheval dans l'écurie juste en dessous et le clapotis de l'eau de la lessive.

Il y a là le trou par lequel on jette le foin dans l'écurie. Je dois faire attention – d'ailleurs, je n'ai pas la permission de monter ici. Mais ma sœur ne me trahira pas auprès de maman. Ne suis-je pas la plus gâtée et la plus libre des petites filles ?

Le goût d'un certain dimanche

Il en est de purs, suspendus à la voûte de ma mémoire comme des ballons de baudruche multicolores ou des serpentins joyeux...

Celui-là est une bulle pleine de rayons qui se transmettent à ma main droite par la main sèche et calleuse de Marcel le Marocain, à la menotte gauche par la grande main de Papa, qui la serre fermement. Je suis le nœud de ces deux forces. Je me suspends, saute à cloche-pied, simule le jeu de la marelle...

Je secoue ces arbres vivants afin qu'ils concentrent sur moi toute leur attention.

La pluie ! Pluie bienfaisante, voici que tu ruisselles avec la soudaineté de l'orage d'été, avec sa violence et sa claque chaude.

Nous sommes sur le boulevard des hauteurs. Le temps de rentrer par le petit chemin de terre qui naît derrière l'église et nous voilà trempés. Mais cette promenade est un des seuls souvenirs que j'ai de mon père et il reste lumineux.

Papa, août 42

Cette journée est une drôle de journée, décidément. On chuchote partout depuis l'aube. Maman et les grandes sœurs parlent sans arrêt et se détournent de moi. La maison voit défiler plein de monde et chacun, m'embrassant, me mouille les joues. C'est assez désagréable, ces embrassades passionnées et ces regards pleins de... pleins de... Je ne sais pas, mais ces yeux-là me font peur et froid. Je sens peser sur ma tête un danger auquel je ne peux donner de nom.

Je rôde comme un petit chat, silencieuse et inquiète, conforme à l'ambiance de mystère où tout s'étouffe. J'ai vu la porte de la salle à manger toute tendue de hautes tentures noires sur lesquelles, depuis le matin, j'ai suivi mentalement, avec application, le contour des fleurs dorées.

La grande sœur vient de prendre ma main : « Viens voir papa... il est mort ». Je ne suis pas surprise. Je le SAVAIS, et ressens presque un soulagement de pouvoir donner un nom à ce malaise obscur. Il y a les grands palmiers et tout ce noir autour. Je regarde papa et la tache claire

de son visage, qui me rassure. Je ne pleure pas ; je fixe le visage : il est presque souriant.

Ma grande sœur m'emmène, me conduit chez les deux vieilles demoiselles Kelhofs, celles qui aiment les enfants et ne refusent jamais les billets de tombola que je vends pour mon école. Les demoiselles ont sorti un merveilleux jouet, une toupie colorée, et, rendue à mon insouciance, je fais tourner cette toupie inlassablement sous l'œil attendri des femmes.



Avec ma sœur Constance en deuil

La cuisine du matin

Déjà désertée par ceux que la terre appelle dès l'aube à se pencher sur elle, c'est ici le règne des odeurs. Avant d'entrer, j'ai reniflé sur le pas de la porte l'aérienne odeur du café et l'effluve persistant de la fricassée d'œufs et de lard. Entre ces deux zones odorantes qui ne se mélangent pas, l'une flottant haut et se humant le nez levé, l'autre, plus pesante, stagnant juste au-dessous des narines, se faufile le fin arôme de la première cigarette que les hommes ont allumée en quittant la table.

Ma grande sœur a versé un bol de lait chaud et tartiné de miel une tranche de pain. Je ne parle pas. Le matin, je suis toute concentrée. Assise au bout de la longue table, je grignote ma tartine sans appétit et je laisse errer mon regard sur les choses, fixe la cuisinière avec ses portes de fonte émaillée et sa taque noire bien polie sur laquelle tiédissent la cafetière, la marmite de soupe, ainsi qu'une obèse bouilloire qui ronronne comme un chat content.

La vaste armoire vernie meuble le long mur qui fait face à la cuisinière. A côté, la porte

donnant accès au vestibule. Mais je préfère la massive armoire d'acajou dressée contre la cuisinière. Elle est robuste et sobre ; sa couleur est chaude et son ancienneté me donne confusément une bienfaisante impression de durée et de sécurité.

L'école

En nattes blondes, en tablier fleuri, sautillant comme un moineau, je suis sur le chemin de l'école...

Comme je me sens légère sous le soleil de mai, plume... ou flocon, bulle de savon, sauterelle... La rue de Campine, de la maison, s'étire déjà vers la citadelle. Elle monte entre deux haies qui ferment, des deux côtés, mon jardin. Sur la gauche, la haie s'échancre pour laisser respirer un chemin de terre. C'est un lieu de vagabondage où fleurit l'églantine et où croît l'herbe folle. Ce sentier sauvage conduit à l'église et c'est par là que je reviens « de confesse », ces jours où je dois bien tenir mon âme de crainte qu'elle ne s'envole.

Mais dans l'air tiède sonne la cloche de l'école. Vite ! Je serai encore en retard.

La cour en béton clair me frappe en plein visage de sa lumière éclatante concentrée dans son quadrilatère et éclabousse de reflets aveuglants les fenêtres des classes tournées vers elle comme autant d'yeux tranquilles veillant sur le petit monde assemblé là.

Je plisse les yeux en débouchant du couloir sombre qui donne accès à la cour. Je mets la main en parasoleil sur mes sourcils.

— Zut ! Les rangs sont déjà faits. Huit rangées de tabliers multicolores piétinent en effet devant les diverses portes. Je me glisse derrière Christiane. Il était temps : le rang se met en marche.

On défile entre les deux classes gardiennes de Sœur Scholastique et Sœur Julienne. Des deux côtés, les petits ouvrent déjà la bouche pour recevoir la cuillère d'huile de foie de morue qu'ils avalent avec force grimaces – personne n'y échappe. Je crois encore en sentir en bouche le goût poissonneux et l'arrière-goût persistant qui ne se dissipait qu'avec la miche au thon que la sœur distribuait à dix heures.

Cependant, on gravit l'escalier et on se trouve en classe chez Madame Orban, à droite au premier étage. C'est la première primaire. J'aime l'odeur de cette classe, relent de colle, de bois, de papier et d'enfants. Je prie tout haut avec les autres et je m'assieds à mon banc. Tous les matins, je lis les bandelettes qui font la classe si joyeuse : « La cerise est rouge », et une grosse

cerise écarlate illustre la phrase. « Le tablier a une poche ». J'ai aussi une poche. J'en fais rapidement la visite : un mouchoir à pois, un « bordon » à la rhubarbe, une bille transparente à reflets bleus, un ruban blanc encore noué...

— Martine a un beau vélo. » Et me voilà bien loin de la classe, en chevauchée dans les allées de mon jardin ...

— Janine, veux-tu porter cette lettre chez Sœur Marie-Jacques ?

Je dégingole les escaliers et stoppe sur le seuil. Dehors, toujours le même éblouissement, mais je suis saisie du silence qui règne là. Comme c'est étrange... On dirait que la cour s'ennuie. Et que c'est drôle, un préau vide ! Les bancs sont de pauvres petites choses abandonnées dans le désordre. Et la cour paraît grande... Des fenêtres ouvertes au premier étage tombent en même temps un chant patriotique, une lecture hésitante, la voix ferme de Sœur Marie-Jacques. En un bond, je traverse la cour, grimpe l'escalier de sixième et frappe chez la directrice.



Interdit de rêver

*J'ai mis mon rêve dans une cage
Et déserté le beau rivage
Car la maîtresse s'est fâchée
M'ayant surprise à rêvasser.*

*Mon petit bonheur au revoir
Je dois reprendre mes devoirs
Mes yeux doivent se détourner
De ta vision ensoleillée*

*Derrière ma page de calcul
Il faut bien que je te recule
Quand la classe sera terminée
J'irai sûrement te retrouver.*

*Tu es fou de venir ici
C'est toujours moi que l'on punit
Mais dans le coin où l'on m'envoie
Je peux renouer avec toi...*

Le jardin

Je cours à perdre haleine sur les sentiers qui descendent de mon jardin vers le grand paysage de ma ville, d'où je la contemple. En passant, j'extrait une carotte que je frotte sommairement pour en nettoyer la terre et je la croque à belles dents. Ah, le goût inoubliable d'une carotte encore « vivante », tout juste extirpée de son obscurité nourricière !

Je remonte un peu et je cueille du « muret » (giroflée) qui s'est logé entre les pierres du mur qui clôture le jardin des Damoiseau et tombe à pic sur nos terres. C'est un parfum délicieux qu'exhale cette fleur rustique qui pousse avec avarice là où une fente veut bien la laisser vivre.

Mon jardin offre ainsi de vrais cadeaux de goût et de senteur qui me happent au passage. Il y a encore les lilas et surtout les violettes qui se cachent dans leur ombre. Elles sont rares et d'autant plus précieuses. Ce sont des violettes sans gloire, modestes et délicates. J'inspire profondément leurs corolles pour recueillir le parfum subtil de cette fleurette mystérieuse qui est déjà presque un souvenir tant il est volatil. Il y

a aussi les petites poires dures qui s'échappent par branches pendantes du jardin des Boverie, qui domine un autre coin du jardin.

Il me semble respirer encore l'odeur âcre de la terre tranchée par la charrue et l'agreste relent familier du fumier qui traîne dans un coin de la cour, avec une fourche plantée sur le sommet comme la girouette sur le toit d'une église.